

## REVUE DE PRESSE

Mouvement, n°81 décembre 2015,  
par Aïnhua Jean-Calmettes & Emmanuelle Tonnerre

<http://www.mouvement.net/analyses/reportages/maud-bandel-et-les-sacrees-cheerleaders>



# Maud Blandel et les sacrées cheerleaders

Sur un air de Stravinsky six danseuses effectuent ad nauseam une routine bien rôdée. De glissements en glissements, l'unisson se détraque, les mouvements perdent leur sens. Avec *Touch Down* la chorégraphe Maud Blandel croise *Sacre du printemps* et cheerleading, pour profaner l'icône sixties de l'Amérique puritaine. Reportage en résidence à l'Arsenic de Lausanne.

Texte : Ainhoa Jean-Calmettes & Emmanuelle Tonnerre  
Photographies : Jeremy Bierer, pour *Mouvement*

«Lola, y'a un truc aussi, c'est que t'as des chaussures de merde, les filles, elles glissent moins.» À l'extrémité de la diagonale, l'interprète, qui tente pour la vingtième fois de boucler son motif dans les temps qu'elle compte à voix haute, est sur le point de perdre patience. Maud Blandel tente de la rassurer en incriminant ses pompes.

Ce 24 novembre, à 17 jours de la création, la chorégraphe «dresse les dernières lignes de l'écriture de la pièce». Les six danseuses, elles, mémorisent les derniers tableaux. Composée à partir de mouvements de cheerleading glanés sur des tutos YouTube, la partition est d'une rigueur mathématique. «*Tout est très écrit, ça mobilise des qualités de danse mais aussi beaucoup de mémoire. Et puis tenir le regard, tenir le sourire durant toute la pièce...*» La nuit tombe, l'épuisement commence à se lire sur les visages mais l'ambiance est loin d'être crépusculaire. Maya Masse, au centre de la file, est une acolyte de longue date de Maud Blandel. Elle fait partie du projet depuis ses débuts, lorsqu'il s'agissait d'une courte maquette de fin d'études conçue pour l'école de la Manufacture à Lausanne : «*Je vis toujours cette expérience comme quelque chose de très joyeux, même si c'est complexe. Et ça, c'est une belle surprise parce qu'en tant que danseuse, au départ faire du cheerleading, c'était la pire des choses ! En fait, la pratique de ces mouvements, ce sourire permanent, ça contient autre chose, ça dépasse la forme. Et cette pensée, on peut la projeter sur tout : toutes les formes peuvent contenir autre chose...*»

Pour la dernière séquence de la journée, munies de petits papiers sur lesquels elles notent des colonnes de combinaisons chiffrées (indécryptables pour les néophytes) elles se conseillent pour sentir et intégrer la pulse. Au détour des mouvements, qu'elles ne font que partiellement, elles se donnent des tips pour conserver la cadence, s'économiser sur un demi-tour...

- Comment vous faites pour ne pas regarder les spots ?
- Faut que tu lèves la tête au-dessus, mais que tu regardes par en dessous.
- J'y arrive pas, je suis attirée comme un papillon !

Bien qu'elle ait instauré «un système d'autonomie» entre ses danseuses, Maud Blandel a du mal à rester assise sur ses talons, son carnet-bible à ses pieds, à battre la mesure avec la manche de son pull trop grand. Très vite elle se lève et se rapproche, compte à voix haute avec les danseuses, leur insuffle de l'énergie par un balancement du buste ou du menton, les invite à trouver la qualité du geste : «*Posez, posez les regards...*» «*La malice arrive*

*par les pieds, vous frappez le sol pour appeler le soleil et il va venir vous encercler, vous prendre au piège...*» «*Quand la tête y va, elle doit être franche...*» «*Les mouvements sont tendus parce qu'ils sont carrés, mais il y a aussi une forme d'abandon...*» Elle les arrête et les charrie : «*La diagonale doit vous filer la pêche, on doit rester dans un truc avec vous ! Quand vous lâchez l'intensité, vous avez des têtes hyper solennelles, on dirait... Des clichés de danseurs contemporains qui réfléchissent à ce qu'ils font.*» (Rires).

## Regan Cheerleader, sur les traces des pom-pom girls

Designés à Lausanne, mais fabriqués en Chine, les costumes tardent à arriver. Alors pour le filage de la première partie, les filles remontent les jambes et les manches de leurs vêtements de training. Mollets et biceps apparents, elles improvisent leur dégaine d'icône. «*Au fait, pourquoi la cheerleader ? - Un concours de circonstances.*» En septembre 2013, le metteur en scène Karim Bel Kacem, rencontré à la Manufacture, travaille sur les liens entre sport et politique sous forme de conférences théâtrales au théâtre Bélluard. Il se voit confier une résidence d'un an et demi au Théâtre Saint-Gervais pour poursuivre ses recherches. De collaborations en rebondissements, Maud Blandel se retrouve à se demander avec lui : «*Qu'est-ce qu'on va faire de ces 10 mois, c'est un méga luxe !*» Un charme suisse. Lumineux et ultrabright, en plein dans leurs recherches sur le sport-spectacle, le sourire de la pom-pom girl (comme elle l'appelle à l'époque) apparaît et prendra la forme d'un projet commun sobrement intitulé *Cheerleader* (juin 2015).

Né dans le sport universitaire à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le cheerleading, c'est l'art de maîtriser l'excitation du public, et notamment d'éviter les affrontements dans les gradins pendant les matchs. Pour cela, les «yell leaders» joueurs restés sur le banc, crient, acclament et font des acrobaties pour attirer et canaliser l'attention : «*C'était une activité de prestige, de pouvoir, à l'époque leur statut pouvait être aussi enviable que celui des meilleurs joueurs de football.*» Dans les années 1940, avec la guerre, les filles qui s'incrustent peu à peu dans les usines envahissent aussi les terrains. Armées de pompons et d'une jupe de plus en plus courte, la cheerleader, version pin-up, deviendra une icône des sixties. «*Une jeune américaine souriante, athlétique, avec laquelle tout le monde voudrait se marier. Elle semble exprimer une sorte de sexualité sans culpabilité tout en pratiquant, paradoxalement, une des activités les plus chastes et les plus républicaines qui soient.*»<sup>2</sup>

Avec la professionnalisation et la médiatisation du football américain, le cheerleading « de bord du terrain » – celui qui attire l'attention de la foule, pendant parfois 4 ou 5 heures – occupe les « temps morts » du jeu et quitte le hors-champ pour la pelouse. Pour Maud Blandel, ce déplacement spatio-temporel opère un glissement sémantique fondamental, qui vient rejoindre ses premiers questionnements de chorégraphe. C'est le début du cheerleading comme pure pratique de divertissement : « *Entertainment, ce serait "le fait de maintenir dans un même état" à l'inverse du cheerleading des origines qui visait à détourner l'attention du public d'un point à un autre. Le premier vise à immobiliser et l'autre à mobiliser. Finalement, le divertissement, c'est vraiment combler le temps.* » Les nobles et viriles compétences du « crowd appeal » dérivent peu à peu vers celles du « sex appeal » qui vise à maintenir les foules excitées, désirantes mais dociles.

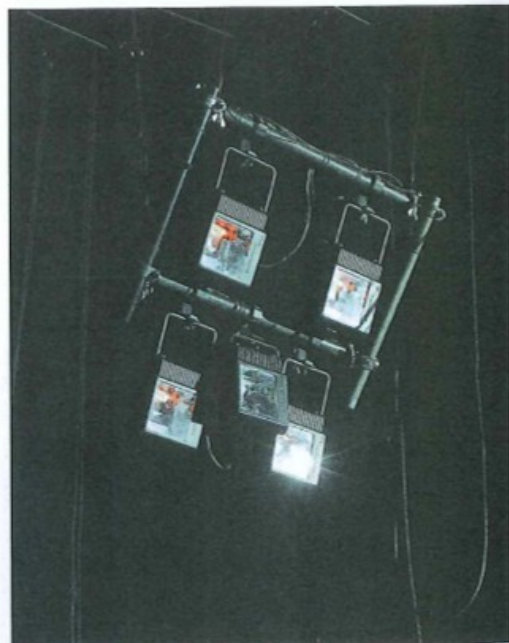
### Dévotion

Très à l'aise avec l'idée du hasard, le travail de Maud Blandel dégage pourtant une cohérence de fond : son attachement aux problématiques de la féminité et de la sexualité, s'il est « hasardeux », n'en est pas moins transversal, sensible et documenté. En septembre 2013, elle présente un premier travail sur l'hystérie : une mise en perspective des représentations du corps féminin par le pouvoir médical, à partir des conférences de Charcot à la Salpêtrière où le jeune Sigmund Freud fit ses classes (*Ôte donc le serpent que tu as dans ta culotte, conférence spectaculaire sur nos corps hystériques*). À l'heure de la jouissance immédiate par l'image, que représente la cheerleader, si ce n'est une promesse de sexe ? Avec ses cheveux tirés, la petite fiancée de l'Amérique puritaine qui montre sa culotte est bien plus complexe qu'il n'y paraît. « *Comme me l'a fait remarquer la directrice des Subsistances à Lyon, il y a une forme d'hystérie adolescente chez les cheerleaders, elles sautillent partout, dans une générosité de leurs corps, qui une fois lancés, se dépassent un peu eux-mêmes.* » S'épuisent aussi, pour tenter d'incarner une icône qui, parce qu'elle est une image sur papier glacé, les dépassera toujours. « *Devenir cheerleader est un choix que l'on fait très jeune, à un âge où les signes extérieurs d'apparence séduisent, sans qu'on en maîtrise toutes les implications.* »

Sans doute Maud Blandel connaît-elle quelque chose de cette dévotion. Formée à la gymnastique en sport étude, dans toute la rigueur de la discipline, elle se dirige vers la danse à 17 ans pour « *trouver le rapport sensible à la pratique du corps* » qui lui a jusque-là manqué. Sur les bancs de la fac ou de la section mise en scène de la Manufacture, elle pioche dans toutes ses formations de quoi nourrir ses projets, en pratique comme en théorie. Fortement marquée par Agamben et Foucault, c'est avec ces lectures qu'elle forge sa boîte à outils conceptuels : « *J'ai vraiment l'impression d'avoir été élevée, post-révolution sexuelle, dans un environnement où on devait "vivre notre sexualité libérée". Dans Histoire de la sexualité, Foucault pose une hypothèse répressive, et si nous c'était l'inverse ? Une hypothèse émancipatrice, un devoir de vivre sa sexualité. Qui reste une injonction.* »

Ces intuitions, la chorégraphe les partage avec son équipe au même titre que ses doutes. Elle tient à ce que ses interprètes s'approprient le projet. Alors que la chorégraphie en est à ses dernières phases de mémorisation, elle leur fait travailler

l'imaginaire et la symbolique... Ou, comme ce soir, leur lit des passages de Deleuze, fruits des recherches qu'elle semble avoir poursuivi tard la nuit dernière. Les citations de *Différence et répétition* ne tombent pas dans l'oreille de sourdes. Blessée et contrainte à une « sollicitation minimale » de sa jambe, Sidonie Duret répond tous les jours présente : « *Même si à certains moments c'est juste compter 12345678, ça a beaucoup de sens. Ce truc derrière, de toujours faire vivre ce geste, répété sans cesse, sans cesse. On le répète et il se transforme malgré nous et on doit le nourrir, tout le temps.* »



### La cheerleader sacrifiée

Si elle reconnaît que mêler culture savante et culture pop est l'une des ficelles faciles de la création contemporaine, l'intrusion du *Sacre du printemps* dans sa réflexion semble encore un brin mystérieuse pour la chorégraphe. Une intuition (un hasard, tenterait-elle de se défendre encore) qui forme au plateau un réseau de significations fécond.

Les différentes parties de l'œuvre de Stravinsky, samplées et étiées par Orane Duclos, créatrice sonore, « sont reconnaissables, mais il ne s'agit pas d'un énième Sacre. L'idée, c'est de l'évoquer seulement. » Ce monument de l'histoire de la musique et de la danse s'appuie sur un rituel païen consistant à sacrifier une jeune fille pour assurer les prochaines moissons. Les cheerleaders de Maud Blandel, elles, ne seront pas assignées à exécuter leur chorégraphie jusqu'à ce que mort s'en suive : « On ne voit pas le sacrifice, le noir se fera quand elles seront encore en train de danser » explique Léa Maris, aux lumières. Elles auraient pu. « Finalement, le dévouement – à une pratique ou à quelqu'un – c'est aussi une forme de sacrifice conscientisé. » On pense alors aux longues heures que les cheerleaders passent sur le bord des terrains, mais aussi aux interprètes de *Touch Down*. Colline Libon, le rappelle : « On le vit chacune différemment, mais pour moi en tant que danseuse, le sacrifice, est aussi de notre côté : il faut rentrer dans une forme, une image... Tout est contraignant, les comptes, la lumière, les directions. Les mouvements, sont vraiment hyper codifiés. »

Pour Maud Blandel, c'est avant tout l'image de perfection lisse, juvénile et athlétique de la cheerleader, qu'il faut sacrifier dans *Touch Down*. Incarnant la dévotion des icônes par l'épuisement et l'abnégation des corps, ce destin est représentatif des dérives du système médiatique. Et c'est à cette dernière qu'elle souhaite s'attaquer, en ayant recours à son vocabulaire. Alors la routine bien rodée se détraque, l'unisson des six danseuses se fissure. Les spots de rue qui éclairent les cheerleaders comme de nouvelles déesses du stade « rétrécissent peu à peu l'espace, viennent former et marquer le lieu du sacrifice par réduction ». Et la répétition du geste, détournant de glissements en glissements la gestuelle du cheerleading, la vidant progressivement de son sens original, vient parachever la mise à mort. Maya Masse confirme : « La répétition, pour le coup, est un outil qui permet le sacrifice, de mettre à mort un mouvement, de le déposséder pour le faire devenir autre chose. » Et conclut sur le paradoxe qui, au même titre que Colline Libon, l'a séduite : « On est censées faire mourir l'image, et en même temps, notre premier travail c'est quand même de la faire vivre » •



Aínhua Jean-Calmettes & Emmanuelle Tonnerre

1. Pamela Bettis, (auteure de *Cheerleader: An American icon*) dans *Cheerleaders un mythe américain*, documentaire d'Olivier Joyard, 2011.
2. Rick Brettell, historien de l'art. Ibid.

*Touch Down* de Maud Blandel, le 30 janvier au Merlan, Marseille (dans le cadre du festival Parallèle), les 11 et 12 février au théâtre de l'Usine, Genève.

Le Courrier, le 10 février 2016,  
par Bertrand Tappolet

[http://www.lecourrier.ch/136411/sacrees\\_cheerleaders](http://www.lecourrier.ch/136411/sacrees_cheerleaders)

## Sacrées Cheerleaders

**DANSE • Au Théâtre de l'Usine, à Genève, «Touch Down» évoque «Le Sacre» de Stravinski par des danseuses-cheerleaders et interroge la sacralisation de la sacrifiée. Essai réussi.**

**BERTRAND TAPPOLET**

En s'interrompant avant le sacrifice de l'Elue pour répondre à un cycle de fertilité ancré dans des croyances patriarcales, *Touch Down*, création de Maud Blandel donnée deux fois au Théâtre de l'Usine, déploie cinq jeunes interprètes. Elles refigurent, en les répétant jusqu'à épuisement et les vidant de leur sens, les mouvements clés de pom-pom girls. Ne revêtent-ils pas alors l'aspect de gestes auto-sacrificiels psalmodiés? Ce faisant, la choralité dansée rejoint celle du tragique antique, évoquant *Les Suppliantes* d'Eschyle. L'ensemble dit autant la dévotion, le dévouement et la sujétion que l'interrogation et la résistance de l'Elue. Le dessein de la chorégraphie est de «contrecarrer», «profaner» les images iconiques ainsi que les dispositifs corporels et sociaux imposés aux jeunes filles. Ce, pour les restituer «à l'usage libre de l'être humain», comme l'avance le philosophe Giorgio Agamben.

En subvertissant l'exercice traditionnel d'entertainment du cheerleading, la partition lumière tournante rétrécit l'espace sacrificiel y piégeant les danseuses. Elle agit ainsi des dimensions dramatiques et coercitives appliquées au corps athlétique. Des pistes déjà explorées par la chorégraphe Gisèle Vienne (*Eternelle Idole*) ou l'Anversoise Lisbeth Gruwetz (*It's going...*) pour l'extase produite par les gestes de discours passionnés sur le corps. Les spots en grappes évoquent une instance – sacrée ou



non – à laquelle les interprètes adressent danses et regards.

Fidèle à Nijinski dans ces mouvements de petits groupes en contrepoint rythmique, les positions sont fondées sur l'énergie tellurique émanant des piétinements. Les corps frappés par leurs paumes rapatrient violence et puissance animales du rite païen symphonique baigné de l'Esprit de la Terre. Les mouvements des bras et jambes sont anguleux, sémaphoriques, reconduisant l'image

de la frise antique chère au Russe. Les diagonales retrouvent les rondes adolescentes et la musique polyrythmique originelle est remixée comme une inquiétude dilatée sous l'enthousiasme martelé.

**Nulle autre échappatoire** que de danser en boucle, sans fin, avant trépas. La danse-transe sautillante trahit la brutalité énergétique du collectif par un sourire-masque perpétuel. Celui-là même qui canalisait, chez la *cheerleader*, l'enthousiasme des foules pendant les temps morts du foot américain. Modulant les surplages par le balancement avec changements d'orientation du corps (demi-) tournant sur son axe pivot, l'opus rejoint les intuitions de chorégraphes célèbres face au *Sacre*, de Béjart à Maalem en passant par Bausch et Preljocaj, diffractant aussi la figure de l'Elue sur la communauté.

Le costume scénique, lui, affiche le nom de Jane Austen, décrite par Virginia Woolf comme l'une des auteures «les plus satiriques de son temps», dans son portrait parodique de la *gentry*. S'y lit une vitalité juvénile féminine, qui affirme sa foi en l'avenir envers et contre tout ce qui la contraint et la dicte. En ce sens, les interprètes sont ici les héritières des ex-activistes Femen ukrainiennes utilisant pacifiquement leurs corps comme révélateurs d'oppressions multiples, samplant sources pop et érudites décalées. |

Je 11 (19h) et ve 12 février (20h), Théâtre de l'Usine, Genève. Rens: [www.theatredelusine.ch](http://www.theatredelusine.ch)